

HD ateliers henry dougier / Littérature

L'énigme Gerstein

ALAIN LE NINÈZE

Roman

HD ateliers henry dougier © 2017
7, rue du pré aux clercs – 75007 Paris

Collection : Littérature
Coordination éditoriale et correction : Philippe Godard
Réalisation de la maquette : Nord Compo
Image de couverture : Simon Schubert

Dépôt légal : mai 2017
ISBN : 9791031202976
Imprimé et broché en France par l'imprimerie Corlet

Tous droits réservés. Aucun élément de cet ouvrage ne peut être reproduit, sous quelque forme que ce soit, sans l'autorisation expresse de l'éditeur et du propriétaire, les ateliers henry dougier.

L'ÉNIGME GERSTEIN

Alain Le Ninèze

Roman

HD ateliers henry dougier

Avant-propos

L'histoire de Kurt Gerstein – cet opposant au nazisme qui s'engagea dans la SS pour être témoin des crimes commis dans les camps afin de les dénoncer et se trouva ainsi impliqué malgré lui dans l'extermination – est connue du public grâce aux travaux d'historiens tels que Léon Poliakov, Saul Friedländer et Pierre Joffroy. Le drame vécu par Kurt Gerstein a inspiré plusieurs auteurs de fiction, notamment Rolf Hochhuth au théâtre (*Le Vicaire*, 1963) et Costa-Gavras au cinéma (*Amen*, 2002). L'intention polémique de ces deux auteurs, qui cherchent avant tout à accabler le pape Pie XII pour son attitude de non-intervention devant la Shoah, les a toutefois conduits à prendre certaines libertés avec la réalité historique. *L'énigme Gerstein* relève d'un projet différent. Sans prétendre livrer la vérité de ce que fut l'homme Gerstein, le roman tente de la cerner au plus près en croisant les documents d'archives et les témoignages : celui de Kurt Gerstein lui-même dans son fameux *Rapport*, ceux des hommes qui l'ont connu ou rencontré (et dont Pierre Joffroy est allé recueillir les récits à la fin des années soixante). Il s'agit, à ce titre, d'un roman sur le témoignage. Si l'auteur prend la posture de l'historien

– historien qu’il n’est pas, et n’a pas la prétention d’être –, c’est pour explorer le champ d’une problématique propre au roman historique en tant que genre littéraire : que peut-on savoir d’un personnage de l’Histoire à partir de ce qu’il a écrit sur lui-même et de ce que les témoins ont écrit sur lui ? Et à partir de ces documents, mémoires, lettres, procès-verbaux retranscrits et autres traces laissées sur le papier, comment l’écrivain peut-il faire revivre le personnage ? Concernant un homme aussi complexe et contradictoire que Kurt Gerstein, l’expérience m’a paru assez passionnante pour être tentée.

1941

1

Sarrebruck, 13 février 1941. Midi. La famille Gerstein est rassemblée dans la grande pièce aux murs blancs qui sert de salle à manger. D'un côté de la table se trouvent le père, Ludwig, la mère, Klara, et en face d'eux Kurt, le fils cadet qui est venu de Düsseldorf pour assister au repas d'anniversaire de sa petite sœur, la seule fille des sept enfants. Tout le monde est là depuis un moment sauf le fils aîné, Karl, qui n'est pas encore arrivé. Le temps passe et Ludwig décrète bientôt qu'on ne l'attendra pas pour déjeuner. Il se lève et récite le bénédicité : « Venez, Seigneur Jésus, soyez notre invité, et bénissez ces présents qui nous ont été faits. Amen ! » À cet instant, Karl entre dans la pièce, rouge, essoufflé comme s'il avait couru. Il tient à la main une enveloppe ouverte.

11

— J'ai une triste nouvelle à vous annoncer, dit-il. C'est à propos de ma belle-sœur, Bertha...

Il étouffe un sanglot et tend le papier à Ludwig.

— Tiens, père, je te laisse lire la lettre que madame Ebeling a reçue du médecin-chef de la clinique de Hadamar.

Ludwig ouvre la lettre, la parcourt des yeux et pâlit. Il s'éclaircit la gorge et lit à haute voix :

— « Chère Frau Ebeling. Je suis au regret d'avoir à vous annoncer le décès de votre fille, Bertha, victime d'une pneumonie foudroyante. En raison des risques d'épidémie, son corps a été incinéré sans délai. Une urne contenant ses cendres

sera envoyée à la mairie de Sarrebruck qui la tiendra à votre disposition. Vu les souffrances psychiques qu'endurait votre fille, sa mort, d'une certaine façon, peut être considérée comme une délivrance. Vous aurez le courage et la lucidité, j'en suis convaincu, de voir les choses de cette façon. Je vous prie d'accepter, Madame, l'expression de mes sincères condoléances. »

Un silence consterné tombe dans la pièce. Les enfants aimaient bien Bertha, la jeune sœur de la femme de Karl qui, six mois auparavant, avait été hospitalisée à la clinique psychiatrique de Hadamar en raison de troubles schizophréniques.

12 — C'est inexplicable ! s'exclame Karl d'une voix qu'il essaie d'empêcher de trembler. Mis à part ses problèmes psychiques, Bertha n'était jamais malade... Je ne comprends pas qu'elle ait pu mourir comme ça !

Son regard croise celui de son père, comme s'il voulait le prendre à témoin. Celui-ci enchaîne aussitôt :

— Ce qui est tout aussi inexplicable, c'est l'attitude du directeur de la clinique. Pourquoi cette incinération précipitée ? On aurait pu vous demander votre avis ! Et cette façon de nous envoyer les cendres par colis...

Ludwig s'interrompt en voyant que Klara a les larmes aux yeux. Kurt, qui est devenu tout pâle, serre les mâchoires.

— Je ne crois pas à cette histoire, bougonne-t-il. Il faudra que j'en aie le cœur net !

Sur ces mots, il quitte la table et se dirige vers la porte.

— Je n'ai pas faim, dit-il avant de sortir. Vous pouvez déjeuner sans moi.

2

Kurt marche à grands pas vers la gare, envahi d'un terrible soupçon. Il se rappelle ce que lui a dit son ami Helmut Franz à propos d'un programme d'« euthanasie » qui aurait été mis en place en secret dans le but de débarrasser la nation allemande de ses éléments jugés « inutiles ». Il avait refusé jusqu'alors de croire à cette rumeur, dont Helmut n'était pourtant pas le seul à se faire l'écho. Mais à présent il est obligé de s'interroger. Bertha avait seize ans, elle était en bonne santé, elle n'avait aucune raison de mourir, encore moins dans un hôpital où elle était entourée de médecins... Non, son décès était une chose difficile à admettre. Et quand bien même elle aurait succombé à une maladie soudaine, que dire de la désinvolture du directeur de la clinique, ou plutôt de son cynisme ? Une « délivrance » ! Il avait osé écrire ça...

13

3

Dans les jours qui ont suivi, Kurt s'est appliqué à faire des recherches. En discutant avec ses voisins de quartier et ses collègues de bureau à Düsseldorf, puis avec des gens qu'il a abordés sous des prétextes divers dans des cafés, il a recueilli des témoignages concordants. Plusieurs personnes ayant eu un proche placé à la clinique de Hadamar ou à celle de Grafeneck ont connu une semblable surprise en recevant un jour le macabre colis précédé d'une lettre. La cause du décès était toujours la même, pneumonie ou arrêt cardiaque, et l'incinération immédiate avait été décidée par précaution...

Maintenant que Kurt a mené son enquête, la conclusion s'impose à lui : ces morts ne sont pas naturelles. Les cliniques de Hadamar et de Grafeneck sont des instruments de ce plan d'élimination des aliénés qui, selon ce que lui a raconté Helmut, a été mis en place dans le plus grand secret par la chancellerie du Führer.

Que faire d'une telle découverte ? Kurt n'en a pas la moindre idée. Pour porter le scandale sur la place publique, il faudrait qu'il en sache davantage. Qu'il connaisse les responsables, qu'il ait des noms, des adresses, des chiffres... Sinon, on ne le croira pas. On ne croit les gens que lorsqu'ils donnent des détails.

14

En savoir davantage ! Cette idée fait son chemin en lui. Et, peu à peu, il envisage une stratégie. Une stratégie qui, pour l'instant, lui fait encore peur.

4

Il fait un froid glacial en ce matin du 22 février 1941. La famille Ebeling s'est rassemblée au cimetière de Sarrebruck pour la cérémonie d'inhumation des cendres de Bertha. Les Gerstein sont là eux aussi, Ludwig et Klara, Karl aux côtés de sa femme qui porte une voilette noire devant les yeux. Les enfants ont la mine défaite, ils se retiennent à grand peine de pleurer. Kurt, lui, semble moins attristé que furieux. Une indignation contenue se lit sur son visage. Il se croise et se décroise nerveusement les doigts pendant que le pasteur Otto Wehr, un ami de la famille, prononce une prière pour le salut des morts et lit quelques versets de l'Évangile de saint Matthieu : « Venez à moi, vous tous qui

peinez sous le poids du fardeau, et moi je vous donnerai le repos. Prenez sur vous mon joug et mettez-vous à mon école, car je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes. »

Kurt a écouté distraitement les paroles du pasteur. À la fin de la cérémonie, il est le premier à s'engager sur le sentier forestier qui mène du cimetière à la ville. Il marche à grands pas à l'avant du cortège. Et tout à coup il s'arrête, se retourne et prend le pasteur par le bras. Il parle si fort qu'on l'entend de loin :

— Sais-tu ce qui s'est passé ? Non ? Eh bien je vais te le dire ! Bertha n'est pas morte, elle a été mise à mort ! Hadamar est un abattoir, comme le sont plusieurs autres asiles ou hôpitaux de notre pays. On y extermine les malades jugés incurables. Telle est la vérité, la sinistre vérité que tout le monde essaie lâchement d'ignorer !

15

Otto Wehr, effrayé, tente de l'entraîner à l'écart sous un bouquet d'arbres. Mais Kurt hausse encore la voix :

— Il ne faut pas laisser faire ça ! Il faut dénoncer le scandale ! Je suis décidé, pour ma part, à démasquer les coupables. Pour cela, je m'infiltrerai au cœur du système. Tu comprends ce que je veux dire ?

Le pasteur fait non de la tête. Kurt poursuit d'un ton véhément :

— Je m'introduirai dans les rangs de la Waffen-SS ! Oui, voilà ce que je vais faire, ma décision est prise. Mes relations au parti, malgré les ennuis que j'ai eus autrefois avec lui, pourront certainement m'y aider. Et je jouerai un bon tour à cette bande de criminels. S'ils m'acceptent parmi eux, ils hébergeront le loup dans la bergerie !

Otto Wehr a maintenant surmonté sa surprise. Il se lance dans un long discours où il fait à Kurt toutes sortes d'objections, invoquant sa foi religieuse, lui rappelant son passé militant dans l'organisation de jeunesse du pasteur Niemöller.

— La mentalité des SS, conclut-il, leur totale absence de scrupule moral, l'extrême brutalité de leur mode d'action, tout cela est absolument incompatible avec nos valeurs. Un chrétien tel que toi, Kurt, un chrétien et un frère de notre Église évangélique ne saurait entrer dans le camp des puissances démoniaques. Quel que soit le motif qui pourrait l'y conduire, il risquerait d'y perdre son âme !

16

— C'est notre pays, répond Kurt, qui est en train de perdre son âme. Son âme et son honneur. Mon devoir est de témoigner, donc de m'informer. Rien ne m'arrêtera dans mon entreprise.

Sur ces mots, il plante là le pasteur et quitte le cortège. Quelques instants plus tard, il a disparu dans l'épaisseur du sous-bois.

5

Le lendemain matin, peu avant de partir à la gare pour prendre le train de Düsseldorf, Kurt reçoit la visite inattendue du pasteur Kurt Rehling, un vieil ami qu'il a connu dans les Cercles bibliques. L'entretien a lieu dans le bureau de Ludwig où ses parents les ont laissés en tête à tête.

— Klara m'a informé de ta décision, commence Rehling. Elle m'a expliqué tes motivations, et je peux les comprendre. Mais as-tu réfléchi aux conséquences de ton acte ? Tous

nos amis des Cercles bibliques, tous ces jeunes qui te respectent et t'admirent, que vont-ils penser en te voyant sous l'uniforme des SS ? Non, Kurt, personne ne comprendra tes raisons.

— Eh bien, je te charge de les expliquer ! S'il m'arrive quelque chose, car ces gens sont capables de tout, je le sais, tu témoigneras de mes intentions. Tu diras à ceux qui me connaissent que j'étais entré dans la SS parce que je voulais connaître la vérité. Je voulais savoir ce qui se passait dans ces hôpitaux psychiatriques où les malades mouraient sans raison.

— On ne me croira pas, et ta mémoire sera salie. Renonce à ce projet, je t'en prie...

17

— Il n'en est pas question ! Je pressens que, derrière ces exactions, se profilent des crimes d'une plus vaste ampleur. Ma mission sera de dénoncer les coupables. Et ainsi, peut-être, de parvenir à les empêcher de nuire. Je vais écrire au commandement de la SS pour formuler ma demande. Si elle aboutit, j'y verrai le signe que Dieu me soutient dans mon entreprise.

Kurt Rehling, stupéfait, s'en va sans prononcer un mot. Et Dieu, semble-t-il, est aux côtés de Kurt Gerstein puisqu'une réponse positive à sa demande arrive quelques jours plus tard. Il est convoqué le 10 mars 1941 à Hambourg pour être incorporé dans la Waffen-SS.

6

Avant de poursuivre ce récit, je me dois de donner ici quelques précisions. La vie de Kurt Gerstein – ce

personnage controversé de l'histoire de la dictature nazie qui fut arrêté en tant que criminel de guerre en 1945, déclaré coupable post mortem par le tribunal de Tübingen en 1950 et réhabilité quinze ans plus tard – nous est connue par divers documents d'archives. D'après ce que nous pouvons savoir, Bertha Ebeling, parente par alliance de Kurt Gerstein (elle est la sœur de l'épouse de son frère Karl, mais il l'appelle tantôt sa belle-sœur tantôt sa nièce), mourut en effet en février 1941 à la clinique de Hadamar, victime du programme d'« euthanasie » des handicapés et malades mentaux mis en place en 1940 par Hitler sous le nom de code d'Aktion T4. L'hôpital de Hadamar, en Hesse, était l'un des six centres d'extermination qui fonctionnèrent pendant un an et demi en Allemagne. Les exécutions y étaient effectuées par asphyxie au monoxyde de carbone dans des locaux fermés faussement aménagés en salles de douche. Chacun de ces centres comportait aussi un crématorium pour l'incinération des corps. De janvier 1940 à août 1941 – date où le scandale éclata suite à l'intervention publique de membres des Églises protestante et catholique, obligeant Hitler à mettre fin à l'opération –, un peu plus de soixante-dix mille « aliénés » furent mis à mort de cette façon¹. Kurt Gerstein, en février 1941, ne pouvait pas deviner l'ampleur de cette action qui fut tenue secrète par les autorités du régime nazi. Il en comprit toutefois assez lorsque Bertha Ebeling mourut subitement à la clinique de Hadamar, et cela d'autant plus que des rumeurs avaient filtré dans tout le pays. Si

1. 70 273 victimes : tel est le chiffre donné par Léon Poliakov dans le *Bréviaire de la haine*, Calmann-Lévy, 1951, et Poche/éditions Complexe, 1986, p. 212.

l'on en croit le mémorandum qu'il écrivit après la guerre – document appelé depuis lors le « rapport Gerstein » –, c'est le décès de Bertha qui le poussa à entrer dans la Waffen-SS :

« Ayant appris le massacre des arriérés et des fous à Grafeneck, Hadamar et ailleurs, je fus choqué et blessé dans mon intérieur ; ayant un cas semblable dans ma famille, je n'avais plus dès lors qu'un seul désir : voir, voir dans toute cette machinerie et ensuite crier la vérité devant tout le peuple ! Muni des références des deux employés de la Gestapo ayant traité mon cas, il ne me fut pas difficile d'entrer dans l'armée des SS. »¹

19

Telle est donc la version donnée par Kurt Gerstein, version reprise, pour l'essentiel, par ses biographes. Je me suis appuyé sur elle pour écrire les premiers chapitres de ce récit. Cependant, relisant après coup l'ouvrage de Saul Friedländer, *Kurt Gerstein. L'ambiguïté du bien*, je tombe sur cet extrait de son interrogatoire mené par le commandant Pierre Beckhardt le 26 juin 1945 à Paris :

— « Kurt Gerstein : En 1940, j'appris par l'évêque de Stuttgart la mise à mort d'aliénés à Hadamar et à Grafeneck. Ma belle-sœur Bertha Ebeling était parmi les victimes. C'est alors que je décidai d'entrer dans les Waffen-SS.

— Pierre Beckhardt : Êtes-vous entré dans les Waffen-SS pour espionner et servir ainsi vos idéaux religieux ?

— K. G. : Oui, pour mener un combat actif et mieux connaître ainsi les objectifs des nazis et leurs secrets.

1. Première page du rapport Gerstein. J'ai corrigé les fautes et maladresses d'expression de ce texte écrit directement en français par Kurt Gerstein en 1945.

— P. B. : Comment avez-vous pu entrer dans cette organisation après avoir été vous-même arrêté par la Gestapo ?

— K. G. : J'acceptai simplement les propositions que m'avait faites la Gestapo lors de ma deuxième arrestation. »¹

Je reviendrai plus loin sur cette arrestation par la Gestapo. Je ne peux m'empêcher de m'interroger, ici, sur la contradiction qui apparaît dans ces propos : Kurt Gerstein a-t-il « décidé » d'entrer dans la Waffen-SS ou bien a-t-il « accepté les propositions » de la Gestapo ?

20

Une autre question se pose : à quelle date cette « décision » a-t-elle été prise ? Dans le procès-verbal du second interrogatoire auquel il fut soumis à la prison du Cherche-Midi le 19 juillet 1945, on peut lire ceci :

« Jusqu'au 5 mars 1941, je restai en tant que civil dans cette société (de Limon, Fluhme & C^{ie}). Auparavant, c'est-à-dire en décembre 1940, j'avais adressé une demande écrite pour être admis à servir en tant que Waffen-SS ; ladite demande ayant été acceptée, je fus incorporé dans cette formation le 10 mars 1941 »².

Selon ce document, donc, la demande de Kurt Gerstein a été formulée en décembre 1940, soit plus de deux mois avant l'assassinat de Bertha à la clinique de Hadamar. Comment

1. Interrogatoire de Kurt Gerstein par le commandant Pierre Beckhardt, Paris, 26 juin 1945. Doc. WC-90, CDJC, Paris. Texte reproduit par Saul Friedländer, *Kurt Gerstein, l'ambiguïté du bien*, Casterman, 1967, et Nouveau monde éditions, 2007, p. 81-82.

2. Procès-verbal de l'interrogatoire mené le 19 juillet 1945 par le commandant Mattéi, juge au Tribunal militaire permanent de Paris. Texte reproduit dans la revue du CDJC, *Le Monde juif/Revue d'histoire de la Shoah*, n° 97, janvier-mars 1980, p. 27.

croire, dès lors, que cet événement ait été le motif de son engagement dans la milice noire d'Hitler ?

Je m'aperçois que, plus je lis de témoignages, plus les choses s'embrouillent... Ce qui me semblait clair au début à présent ne l'est plus, et je ne peux m'empêcher de me demander si je ne devrais pas récrire mes premiers chapitres. Mais comment les récrire, et pourquoi, puisque je ne suis sûr de rien ?

7

21

Réflexion faite, je ne vais rien changer. J'accepterai qu'il y ait une zone d'ombre sur cet épisode de la vie de Kurt Gerstein. Je verrai bien, par la suite, comment les choses évoluent. Si elles deviennent trop complexes et obscures, si j'en arrive à avoir des doutes sur la véracité de ce que j'ai entrepris de raconter, j'arrêterai les frais. Vous voici donc prévenu : il se peut que ce livre reste inachevé.

8

Ayant choisi de commencer mon récit en 1941, alors que Kurt Gerstein est âgé de trente-six ans, je ne peux faire l'économie d'un bref retour en arrière. Né à Munster en 1905, le jeune Kurt fait des études scientifiques et techniques qui lui permettent d'obtenir un diplôme d'ingénieur des mines. Chrétien convaincu, il milite activement dans les Cercles bibliques de l'Église protestante, dont il devient l'un des principaux animateurs. À partir du mois de mai 1933,

il est membre du parti national-socialiste. En dépit de cet engagement, il s'oppose aux efforts que fait le régime nazi pour tenter de mettre l'Église à sa botte. C'est ainsi que, en février 1934, il proteste publiquement contre la dissolution des Cercles bibliques et l'intégration de leurs membres dans les Jeunesses hitlériennes. Le 30 janvier 1935, il se fait à moitié lyncher dans un théâtre de Hagen pour avoir perturbé la représentation d'une pièce antichrétienne montée avec le soutien des autorités. Ces critiques et ces provocations à l'égard du régime lui valent d'être arrêté par la Gestapo (en septembre 1936), emprisonné à Sarrebruck pendant six semaines et, enfin, exclu du NSDAP. Privé de la carte du parti, il perd son travail d'ingénieur à la Société d'État des Mines de la Sarre. Il commence alors des études de théologie et de médecine à Tübingen, se marie, donne des conférences où il dénonce l'erreur des « Chrétiens allemands » tout en affirmant son allégeance au Führer. Le 14 juillet 1938, il est arrêté une seconde fois par la Gestapo qui le soupçonne – à tort – d'avoir trempé dans un complot de restauration monarchique. Détenu au camp de Welzheim, il est libéré au bout de six semaines. Les interventions répétées de son père finiront par aboutir à ce que son exclusion du parti national-socialiste soit transformée en simple congédiement (juin 1939), ce qui lui permet de retrouver son métier d'ingénieur (dans une mine de potasse à Merkers, en Thuringe, puis dans l'entreprise familiale de Düsseldorf). Au début de la guerre, il se porte volontaire – sans succès – pour la Wehrmacht, puis pour la Luftwaffe. En décembre 1940 (si l'on se fie au procès-verbal de l'interrogatoire de 1945 à Paris) ou en février 1941 (selon le « rapport Gerstein »), il demande à être admis dans la SS. Il y sera incorporé le 10 mars 1941.

9

Avril 1941. Hambourg. L'instruction de Kurt Gerstein a commencé depuis un mois à la base militaire du régiment « Germanie » où se trouvent regroupés des ingénieurs, des médecins et des universitaires engagés volontaires dans la SS. Sous la direction d'un adjudant nommé Robert Weigelt, Kurt apprend à manier les armes et à marcher au pas. La caserne est un bâtiment immense et lugubre, mais l'atmosphère y est marquée par un esprit de camaraderie qui le surprend agréablement. Et la discipline, en fin de compte, se révèle moins sévère qu'il ne le croyait. Il lui arrive assez souvent de manquer l'exercice, s'étant réfugié à l'infirmerie ou simplement absenté pour aller en ville acheter du schnaps et des cigarettes qu'il partage ensuite avec l'adjudant Weigelt. Celui-ci, en retour, ferme les yeux sur ses escapades. Au bout de quelques semaines, le groupe est transféré à Arnheim, aux Pays-Bas. Kurt en profite pour renouer avec H. J. Ubbink, un ingénieur néerlandais avec lequel il s'est lié d'amitié autrefois dans les Cercles bibliques et qui habite à présent à Doesburg. Il lui téléphone pour lui annoncer qu'il se trouve à Arnheim, non loin de chez lui, et qu'il aimerait lui rendre visite.

23

— Si du moins tu n'y vois pas d'obstacle, ajoute-t-il.

— Un obstacle ? s'étonne Ubbink. Pour toi, Kurt, il n'y en aura jamais. Tu seras toujours le bienvenu chez moi.

— Je porte l'uniforme, tu comprends. L'uniforme noir des SS...

— Pardon ?

— Oui. Je me suis engagé.

Un long silence passe. Kurt n'entend même plus la respiration de son ami au bout du fil, comme si la communication avait été coupée.

— Pourquoi as-tu fait ça, Kurt ?

— J'ai décidé de m'infiltrer dans la Waffen-SS pour savoir ce que ces bandits manigancent. Car j'ai de graves soupçons, vois-tu. Que dis-je, des soupçons ? J'ai des indices, des preuves ! Je crains que de grands crimes ne se préparent... Je t'expliquerai quand on se verra. Qu'en penses-tu ?

— Viens dès que possible, Kurt, et viens en uniforme si tu veux ! Cela ne me gêne pas.

24 Le surlendemain, Kurt arrive par le train à Doesburg. Ubbink est venu le chercher à la gare. Il traverse la ville avec lui sans se soucier de ses amis ou voisins qui le regardent de travers, surpris de le voir en compagnie d'un SS. Arrivé chez lui, il le présente à sa femme et le conduit aussitôt dans son bureau, manifestement pressé de l'entendre. Kurt, alors, lui raconte l'histoire de la mort inexplicquée de Bertha à la clinique de Hadamar, les soupçons qui se sont bientôt transformés en certitude, son ignorance de l'ampleur du plan d'extermination en cours.

— C'est pour tenter d'en savoir plus, conclut-il, que je suis entré dans la SS. Car ce programme d'« euthanasie » n'est qu'un début, je le sens. Je crains que l'Allemagne ne se soit engagée dans une sinistre aventure.

Ubbink a un sourire contraint qui ressemble à une grimace.

— Cela fait drôle, vraiment, d'entendre ces mots dans la bouche d'un homme portant cet uniforme... Mais je suis heureux de voir que tu n'as pas changé ! Et je suis d'accord avec toi. Tout cela est très inquiétant. À mon avis, les prochaines victimes seront les Juifs.

— C'est probable. Depuis ce qui s'est passé il y a trois ans, un certain nombre d'entre eux ont déjà fui l'Allemagne. Ceux qui sont restés sont en train d'être parqués dans des ghettos, notamment en Pologne occupée.

— Je me demande ce que l'avenir leur réserve...

Hubbink s'interrompt soudain. Il monte sur une chaise et prend un livre sur le plus haut rayon de sa bibliothèque.

— Tiens, je te prête cet ouvrage, si tu veux. Ce sont les entretiens d'Hermann Rauschning avec Hitler.

— Je ne suis pas sûr de pouvoir te le rendre.

— Peu importe. Lis-le, et fais-le connaître ! Mais sois prudent, c'est un livre interdit en Allemagne.

— D'accord.

— Tu verras ce que votre Führer pense des Juifs.

— Je ne le sais que trop, hélas.

— Non ! Tu ne le sais pas tant que tu n'as pas lu ça. Hitler les hait, vois-tu, autant qu'il hait les communistes !

10

De retour à Arnheim, Kurt Gerstein s'empresse de lire le livre de Rauschning. Et cette lecture l'effraie. Elle ne fait que renforcer sa détermination à monter en grade dans la SS afin d'en savoir davantage. Pendant les semaines qui suivent, il se fait plus zélé, plus soucieux de l'exercice militaire et des tâches quotidiennes. Dans la cour de la caserne, à la grande satisfaction de l'adjudant Weigelt, il arrive presque à marcher correctement au pas de l'oie...

À la fin du mois de mai, alors qu'il vient d'achever ses classes, un officier le convoque et lui annonce que, en raison

de sa formation d'ingénieur et de ses connaissances médicales, il est nommé à l'Institut d'hygiène de la Waffen-SS à Berlin. Son ascension a commencé.

11

26

Pierre Joffroy a écrit une biographie de Kurt Gerstein intitulée *L'Espion de Dieu. La passion de Kurt Gerstein*. Dans ce livre, l'auteur a recueilli, à la fin des années 1960, les témoignages de tous ceux qui avaient pu croiser la route de Kurt Gerstein pendant les années noires de la dictature nazie. C'est ainsi que l'historien-enquêteur a rencontré Robert Weigelt, l'adjudant SS qui avait été chargé de son instruction militaire à Hambourg et Arnheim. L'entretien s'est déroulé à Cassel en avril 1968, soit vingt-sept ans après les faits. Robert Weigelt parle :

« Alors, oui, Kurt... je le portais malade tout le temps. Il n'avait rien d'un soldat. J'ai compris qu'il n'était pas là pour ça. C'était un ultra-chrétien. Je ne sais pas trop ce qu'il a fait, mais ce qu'il a fait était aussi sûrement d'un soldat... À Arnheim, il était toujours absent. »¹

12

L'épisode de la visite à Ubbink et du prêt du livre de Rauschnig apporte un éclairage sur une question qui me

1. Pierre Joffroy, *L'Espion de Dieu. La passion de Kurt Gerstein*, Seghers, Paris, 1992, p. 139.

préoccupe depuis que j'ai commencé à écrire ce livre : au printemps 1941, alors que le plan de mise à mort de l'Aktion Reinardt n'était pas encore décidé, que pouvait savoir Kurt Gerstein des crimes nazis en cours et en préparation ? L'ami néerlandais de Gerstein, H. J. Ubbink, appelé à témoigner en 1949, déclare :

« Je lui donnai le livre *Entretiens avec Hitler* de Rauschning qui, à cette époque, circulait illégalement en Hollande. À chaque moment de liberté, il (Kurt Gerstein) venait à Doesburg et le lisait. « Ce qui y est écrit n'est que trop vrai, c'est exactement cela », me disait-il. Ce livre l'impressionna particulièrement car il exprimait clairement ce qu'il savait et pressentait. Il l'emporta finalement en Allemagne pour ses amis du groupe Niemöller. »¹

27

Ce livre exprimait clairement ce qu'il savait... Pour en avoir le cœur net, je me suis procuré l'ouvrage d'Hermann Rauschning, un responsable nazi repenté dont les *Entretiens avec Hitler* donnent un exposé assez complet des thèses délirantes du Führer, présentées par l'auteur d'une façon qui se veut critique (mais où l'on sent percer la nostalgie de l'ancien nazi). Alors ? Que trouve-t-on dans cet ouvrage au sujet de la question juive ? Rien, il faut le dire, qui puisse annoncer les abominations de la Shoah. À son interlocuteur qui évoque l'hypothèse d'un « anéantissement total de la race juive », Hitler répond que non, il n'en est pas question, car « si le Juif n'existait pas il nous faudrait l'inventer. On a besoin d'un ennemi visible, poursuit-il, et non pas seulement d'un ennemi invisible ». Si l'on en croit le livre de Rauschning (paru en

1. Lettre de H. J. Ubbink au Département de la Justice de Friedländer, 14 septembre 1949. Archives de Bielefeld. Document reproduit par Saul Friedländer, *op. cit.* p. 95.

1939), le seul projet d'Hitler à l'époque était de « chasser le Juif d'Allemagne »¹.

J'en conclus que Kurt Gerstein, lisant cet ouvrage au printemps 1941, ne pouvait pas prévoir ce que seraient un an plus tard les conclusions de la conférence de Wannsee concernant « la solution finale de la question juive ». Autrement dit : lorsqu'il entre dans la SS, il ne sait pas exactement ce qui va se passer. Il peut encore moins imaginer à quoi ses compétences d'ingénieur et de chimiste vont être utilisées...

28

Pour en finir avec la parenthèse Rauschning, voici une anecdote narrée par la suite par le pasteur Kurt Rehling :

« Un jour, on sonna au presbytère et on entendit la chute d'un livre sur le plancher du vestibule (...). C'était l'ouvrage de Rauschning, *Entretiens avec Hitler*. Croyant à un piège de la Gestapo, nous fûmes d'abord totalement décontenancés. Nous projections déjà de porter à la police le livre interdit lorsque, quelques jours plus tard, ce théologien, médecin, chimiste de génie, le SS Gerstein, arriva au presbytère en riant et avoua nous avoir jeté le livre pour que nous en prenions connaissance. »²

Voilà au moins une chose qui peut être tenue pour acquise : Kurt Gerstein avait le sens de l'humour et de la provocation.

1. Hermann Rauschning, *Hitler m'a dit*, Librairie générale française / « Pluriel », 1979, p. 316.

2. Témoignage de Kurt Rehling au procès de la firme Degesch, *Frankfurter Neue Press*, 12 mars 1949. Texte cité par Saul Friedlander, *op. cit.* p. 95.

13

2 juin 1941, Berlin. L'Institut d'hygiène de la Waffen-SS est un vaste immeuble moderne situé au 43-44 de la Knesebeckstrasse, dans le quartier de Charlottenburg. Kurt s'y présente le matin avec son ordre d'affectation. Il est accueilli par le chef du Service d'hygiène de l'eau où il est nommé, le docteur Fritz Krantz. Celui-ci le conduit dans le bureau qui sera le sien au deuxième étage, puis il entreprend de lui expliquer en quoi consistera son travail. Il s'agira de contrôler l'approvisionnement en eau potable des casernes, des cantonnements militaires et des camps de prisonniers. La mission impliquera de nombreux déplacements pour des prélèvements réguliers d'échantillons qui seront ensuite analysés dans les laboratoires de l'Institut. Le but, lui explique le docteur Krantz, est de lutter contre les maladies infectieuses transmises par l'eau qui ont fait récemment de nombreuses victimes parmi les soldats de la Wehrmacht. À ce titre, le travail de l'Institut d'hygiène est considéré par les dirigeants du Reich comme une priorité.

29

Krantz l'emmène ensuite dans les autres étages du bâtiment qui abritent divers services, notamment ceux des départements de chimie, de bactériologie et de parasitologie. Il le conduit enfin jusqu'au bureau du directeur général de l'Institut, le professeur Joachim Mrugowsky. Lorsqu'il pénètre dans la pièce, Kurt est frappé par le regard perçant de cet homme assez grand, mince et plutôt distingué qui le toise un long moment en silence, comme s'il voulait sonder ses pensées.

— Je suis heureux de vous accueillir parmi nous, Herr Gerstein, dit-il en lui faisant signe de s'asseoir. Vous verrez

très vite que le travail ne manque pas à l'Institut. Ici, nous sommes exactement comme dans une unité de combat sur le front. C'est ce que nous a dit le Reichsführer Himmler lorsqu'il nous a rendu visite il y a quelques jours.

Kurt se prépare à répondre, mais Mrugowsky ne lui en laisse pas le temps.

— Le courage, poursuit-il, l'intelligence et l'imagination sont les qualités que j'attends de mes collaborateurs. Je dis bien : l'imagination. Toutes les idées nouvelles sont attendues pour faire face aux problèmes que nous devons sans cesse résoudre. En ce moment, par exemple, nous sommes confrontés à une épidémie de typhus qui sévit dans les cantonnements de nos troupes à l'Est. Nous mettons au point un vaccin, mais il faudra du temps pour le tester. En attendant, il nous faut inventer des solutions au jour le jour. Nous devons absolument trouver un moyen d'éliminer les poux puisque ces parasites sont les vecteurs de la maladie. Auriez-vous, sur ce point, une proposition à me faire ? Je dis cela pour plaisanter, bien sûr, puisque vous arrivez... Cependant, au cas où, à côté de vos travaux sur l'assainissement de l'eau, des idées vous viendraient concernant la mise en œuvre d'une désinfection à grande échelle des bâtiments et des vêtements, sachez que ces idées seront bienvenues. Je songe même à créer un nouveau service pour travailler dans ce domaine.

Sur ces mots, le directeur de l'Institut se lève et le raccompagne jusqu'à la porte.

— N'hésitez pas à venir me voir, Herr Gerstein, dit-il en lui serrant la main. Mon bureau vous sera toujours ouvert. Et sachez que je n'ai pas d'horaire. Quand la situation l'exige, je suis là jusque tard dans la nuit. On ne compte pas ses heures de travail quand on est au service du Führer.

14

16 juin. Kurt, qui était hébergé à Berlin par son beau-père, a emménagé il y a une semaine au 47 de la Bülowstrasse, à quelques pas de l'Institut d'hygiène. Le logement qu'il occupe au premier étage de cet immeuble bourgeois est sombre, un peu lugubre, mais il comporte cinq pièces distribuées de part et d'autre d'un long couloir. Les premiers jours, Kurt s'est trouvé un peu perdu dans ce vaste appartement encombré de meubles dépareillés. Mais il se sent moins seul maintenant qu'il a embauché Léocadie Hinz, une femme d'une soixantaine d'années qui doit tenir la maison et faire la cuisine. Cette « gouvernante » – c'est ainsi qu'il appelle cette employée de l'Institut à qui il a proposé de venir travailler à son service – présente pour lui toutes les garanties : son âge, sa solide placidité d'ancienne paysanne de l'Est et, surtout, son tempérament peu loquace. Le fait qu'elle ait travaillé pendant une longue partie de sa vie chez une famille juive de Berlin a achevé de le décider. Il s'est dit qu'avec elle il n'aurait pas d'indiscrétions à craindre. Et dès les premiers jours il a été conforté dans son choix. Car non seulement Léocadie est discrète et dévouée, mais elle se révèle par ailleurs être une excellente cuisinière... C'est désormais avec plaisir qu'il se met à table, le soir, après ses journées de travail au bureau. Et il est si sûr d'elle que, tout en dînant, il se permet d'allumer la radio pour écouter les émissions de la BBC. Il sait que Léocadie n'en dira rien. De toute façon, il a cru remarquer qu'elle ne parlait à personne dans l'immeuble.

31

Ce soir, alors qu'il vient de finir son repas, il entend la BBC annoncer que l'Angleterre a déclenché une opération

appelée *Battleaxe* en Cyrénaïque. Les tanks britanniques, poursuit le speaker, mènent de violents combats contre les troupes allemandes qui tiennent la ville de Tobrouk, dont la chute est désormais jugée probable... Kurt augmente le son sans attendre que Léocadie ait fini de débarrasser la table.

15

32 9 octobre. Cela fait maintenant quatre mois que Kurt travaille à l'Institut, et il s'est déjà illustré par plusieurs succès. Avec deux anciens amis de jeunesse qu'il a fait venir dans son service, Armin Peters et Horst Dickten, il a mis au point une installation mobile de filtrage de l'eau. Le prototype a convaincu Mrugowsky et des camions sur ce modèle sont déjà fabriqués en série pour la Wehrmacht. Sa deuxième invention est un dispositif d'épouillage des uniformes et du linge par de la vapeur à haute pression. Des véhicules ainsi équipés sont également en cours de production dans une usine de Celle. Aujourd'hui, en compagnie d'Armin et de Horst, il achève de dessiner les plans d'un bateau-pompe destiné à lutter contre les moustiques... Mrugowsky, qui passe les voir au bureau en fin de journée, leur fait à tous les trois des compliments appuyés :

— Je dois reconnaître, sans flatterie aucune, que je suis fier de vous. Il y a plus de créativité dans votre équipe que dans tous les autres services réunis de l'Institut. Vous êtes le fer de lance du nouveau département de Techniques sanitaires que je me dispose à créer et dont vous, Gerstein, aurez la direction. Il vous reviendra de négocier des contrats

dans ce domaine au nom de l'Institut. Car nos inventions commencent à être connues et je reçois des appels pour des demandes de licences. J'en ai reçu de Belgique, de Lettonie, de Pologne, de Finlande... Il vous faudra donc aller dans tous ces pays. Vous devrez aussi vous rendre en France pour signer des contrats avec les firmes qui sont appelées à fabriquer certains équipements pour nos camions. En un mot, Gerstein, il faut vous préparer à vous déplacer beaucoup. C'est la rançon de la gloire !

Kurt fait un signe de dénégation.

— Vous vous moquez, professeur. Je ne fais que travailler au service du Führer dans mon petit domaine...

33

— Ne soyez pas trop modeste ! Les choses iraient beaucoup mieux en Allemagne si chacun, dans son secteur, faisait preuve d'autant d'intelligence et d'énergie que vous.

Une fois Mrugowsky parti, Kurt laisse éclater sa satisfaction devant ses amis. Horst Dickten ouvre une des nombreuses bouteilles de schnaps qui sont stockées dans une armoire du bureau.

— À ta nomination en tant que chef de service ! dit-il en levant son verre.

— Attendez, ce n'est pas encore officiel. Et d'ailleurs il faudrait dire : à nous trois, et au nouveau département de Techniques sanitaires !

— Oui, répond Armin Peters, mais c'est toi qui auras la chance de pouvoir voyager.

— J'avoue que j'en suis ravi. Je vais commencer par me fabriquer une petite mission en France. Laquelle ? Ça y est, j'ai trouvé : il faut que j'aille négocier des contrats avec les usines automobiles de Pantin et Puteaux qui vont travailler

pour nous. Et la chose est urgente, évidemment. Allez, en route pour Paris !

16

34

Mi-novembre 1941. Le temps d'expédier les affaires courantes, Kurt a dû patienter quelques jours avant de pouvoir partir pour Paris où, pendant trois semaines, il a occupé l'essentiel de son temps à visiter la ville et à faire des achats pour ses amis dans les magasins du quartier de l'Opéra et des Champs-Élysées. C'est à son retour à Berlin qu'il apprend qu'il est nommé officier dans la Waffen-SS avec le grade de « sous-lieutenant spécialiste ». Mrugowsky vient le lui annoncer lui-même dans son bureau :

— J'ai une bonne nouvelle pour vous, Gerstein. Ça y est, vous êtes promu officier ! En tant qu'expert scientifique et technique, vous avez eu le droit de sauter les étapes. Quand je pense que, il y a seulement six mois, vous en étiez encore à faire vos classes de simple soldat... Je vous félicite pour cette rapide ascension.

— Je vous remercie, professeur.

— Non, vous le méritez largement ! L'Institut a fait en vous une recrue de première qualité. Sachez que vous avez désormais mon entière confiance. J'ai demandé à madame Virk, ma secrétaire particulière, de travailler pour vous comme elle le fait pour moi. Attestations, sauf-conduits, visas, locations de voitures, billets d'avion ou de train, argent liquide pour vos frais de déplacements, elle vous fournira tout ce dont vous aurez besoin sans vous poser de questions. Sa mission est d'aplanir devant vous tous les problèmes pratiques afin que